

Séance publique du 6 janvier 2020

Jean Joubert (1928-2015), poète

Gilles GUDIN de VALLERIN

Conservateur général des médiathèques de Montpellier Méditerranée Métropole

MOTS-CLÉS

Jean Joubert, poésie, roman, littérature pour la jeunesse, France, Montpellier, Gâtinais, 1928-2015.

RÉSUMÉ

Jean Joubert s'exprime en poète, non seulement dans ses poèmes, mais également dans ses romans et dans ses nombreux textes pour la jeunesse. L'important succès en 1975 de *L'Homme de sable* ne l'a pas empêché de poursuivre une œuvre authentique : une langue économe, pure et accessible, dans la tradition française ; une imagination au service du réel ; une recherche constante du sens de la vie. Attaché à Montpellier et au Gâtinais, il aborde des thèmes universels avec émotion.



Remise du Prix de la Fondation de France à Jean Joubert pour *Les Enfants de Noé*. Juin 1988.
Droits Anne Joubert

Afin de commencer à pénétrer dans l'univers de Jean Joubert, il faut évoquer au préalable l'importance numérique de l'œuvre, sa biographie et les étapes de sa création.

1. Importance numérique de l'œuvre :

Jean Joubert a publié quelques 79 titres : 34 recueils de poèmes, 4 recueils de nouvelles, 9 romans pour adultes, 4 documentaires, 24 ouvrages pour la jeunesse, 4 traductions croisées avec la poétesse américaine Denise Levertov et le poète anglo-

américain Ruth Fainlight, sans compter plusieurs dizaines de livres d'artistes. On note une grande diversité de genres.

2. Quelques repères biographiques :

Il est né le 27 février 1928, à Châlette-sur-Loing, dans le Loiret. Fils unique de Maurice et Louise Joubert, ses ancêtres sont des paysans modestes ou des artisans sabotiers. Son père est employé de bureau à l'usine Hutchinson, sa mère préposée des P. T. T. Il passe toute son enfance dans une commune, qui s'est peu à peu transformée en banlieue ouvrière de Montargis. Dans une nouvelle autobiographique *Une soirée dans la vie de Martin Dréser*, il nous décrit son village :

« Il songea qu'il avait vécu son enfance et son adolescence dans un lieu presque semblable, mais moins terrible cependant, à cette époque, car subsistaient encore quelques enclaves villageoises, et, entre les usines et les quartiers ouvriers, des champs de blé, des pâtures, une ferme avec des vaches et des chevaux. Si bien que l'odeur des bêtes et du blé se mêlait plaisamment aux relents d'usines, et parfois les dominait. Le cœur du vieux monde battait encore, et, dans ce temps-là, on ne savait pas qu'il allait bientôt affreusement étouffer »¹.

En 1949, il obtient une licence d'anglais. À la suite d'une grave maladie, il quitte Paris pour le Sud en 1953. Dans un récit autobiographique *Les Sabots rouges*, il explique la raison de son départ :

« Il y a dans cette province une tristesse semblable aux brouillards qui montent des rivières et des canaux, qui pénètrent partout, et les vêtements, les murs, les lits sont moites, on essuie la buée des vitres, on voit par la meurtrière ainsi ouverte des potagers cotonneux. Ces brouillards, cette tristesse, je crois bien que ce sont eux que j'ai voulu fuir en allant vers le sud. Ils me collent toujours à la peau »².

En 1954, reçu à l'agrégation d'anglais, il est nommé professeur au lycée de Montpellier.

En 1958, il participe à la création à Montpellier d'une revue littéraire *Les Cahiers de la licorne*, qu'il anime avec Henk Breuker, Frédéric Jacques Temple et Jean-Paul Guibbert. En 1962, il devient assistant à la Faculté des lettres de Montpellier : littérature anglaise, puis américaine. Dans les années 1960, le Montpellier rural disparaît progressivement. Pour retrouver la nature, Jean Joubert s'installe avec sa famille, en 1966, dans un petit mas, situé dans le village de Guzargues, à une quinzaine de kilomètres au nord de Montpellier. En 1988, il prend sa retraite de maître de conférences à l'Université Paul Valéry. Dans le roman *Le Lézard grec*, cette réflexion du professeur Martin pourrait s'appliquer à Jean Joubert :

« Quant à son métier de professeur, il l'avait pratiqué avec conscience, humilité et un ennui croissant, tant il avait la certitude de s'y être égaré, et que sa vie était ailleurs »³.

3. Les étapes de sa création :

En 1955, à 27 ans, il publie son premier recueil de poèmes *Les Lignes de la main*⁴, qui est récompensé par le Prix Antonin Artaud. Tout comme dans le recueil *La Main de feu* publié en 1993, il fait référence à la main de l'artisan, poète ou sabotier. En 1963, à

¹ Jean Joubert, *Une soirée dans la vie de Martin Dréser, L'Assistant français et autres nouvelles*, Bourg-en-Bresse, Ed. Entailles Philippe Nadal, 1988, p. 104.

² Jean Joubert, *Les Sabots rouges*, Paris, Bernard Grasset, 1979, p. 41.

³ Jean Joubert, *Le Lézard grec*, Paris, Bernard Grasset, 1984, p. 119.

⁴ Jean Joubert, *Les Lignes de la main*, Paris, Pierre Seghers éditeur, 1955, 38 p.

35 ans, il publie son premier roman *Les Neiges de juillet*, chez Julliard. En 1975, à 47 ans, *L'Homme de sable* paraît chez Grasset et reçoit le prestigieux Prix Renaudot. À la suite de ce grand succès, son éditeur publie également ses poèmes. En 1978, André Marissel constate avec plaisir que ce prix ne l'a pas détruit : « On dit que les Prix « lancent » les auteurs ; le principal mérite qu'on peut leur accorder (je parle des lecteurs), c'est qu'ils donnent un élan nouveau à certains écrivains. Jean est de ceux-là. D'autres - on s'en aperçoit - sont « tués » par les Prix, mort glorieuse à petit feu »⁵. En 1977, à 49 ans, ses premiers textes pour la jeunesse sortent en librairie : *Les Avatars de Pilou*⁶ et *Le Voyage à Poudrenville*⁷.

1. Poésies

1. 1. Comment est-il devenu poète ?

Pendant l'Occupation, son oncle Georges Beaudenon, sabotier anarchiste, l'initie à la politique et à la littérature : Hugo, Zola, Rolland. Au collège, il découvre les poètes de La Pléiade, les Romantiques, Baudelaire, les Symbolistes, Rimbaud, Verlaine ; il continue le cahier de poésie de sa mère et commence à écrire des poèmes. Dans son journal rédigé jusqu'à son arrivée dans le Sud en 1953, il affirme à quinze ans, sur un ton soudain péremptoire : « Je veux être écrivain ! » et, un peu plus loin, cette remarque : « Je comprends que le travail est d'un grand secours pour les hommes naturellement portés à la tristesse. Je la signerais encore aujourd'hui »⁸. Giono, Daudet, Mistral et Pagnol font naître en lui l'amour du Sud.

« C'est à Jean Giono que je dois, en grande partie la découverte d'un bonheur de lire, qui ne m'a plus quitté. Adolescent, dans un pays nordique et gris, je me souviens d'avoir été transporté par la vitalité de son style, la vision d'un monde paysan transfiguré par l'imagination poétique, l'omniprésence d'un Sud austère et profond. [...] Il reste, à mes yeux, l'un des rares romanciers français qui ait su donner à la prose le souffle et la tension du langage poétique »⁹.

À La Libération, il s'initie au surréalisme :

« En 1945 - j'avais dix-sept ans - la lecture de *l'Histoire du surréalisme* de Maurice Nadeau, et du volume de documents qui l'accompagnait, fut une véritable illumination qui me projeta dans le monde de la poésie moderne. Bien entendu, Breton, Desnos, Aragon, Éluard ne figuraient pas dans les manuels scolaires, ni d'ailleurs Rimbaud, Verlaine, Mallarmé ou Lautréamont, que je découvrais [...] »¹⁰.

⁵ Médiathèque centrale Émile Zola (MCZ), Lettre d'André Marissel à Jean Joubert (LMJ), 21 décembre 1978. Correspondance croisée 1970-2005 entre Jean Joubert et André Marissel (LJM), poète, critique et directeur de la revue poétique *Les Cahiers de l'archipel*. 81 lettres et cartes de Jean Joubert et 87 lettres d'André Marissel.

⁶ Jean Joubert, *Les Avatars de Pilou*, ill. par Alain Gauthier, Paris, J. P. Delarge, 1977, 31 p.

⁷ Jean Joubert, *Le Voyage à Poudrenville : conte-poème pour la jeunesse*, ill. Danièle Bour, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1977. [24 p.]

⁸ Jean Joubert, *Les Sabots rouges*, op. cit., p. 137.

⁹ Jean Joubert, *Les Chants du monde* de Jean Giono 21 - 29 mars 1987, réalisation Jacques Ibanès avec la participation de la MJC Luc-sur-Orbieu de Lezignan-Corbières, [p. 12].

¹⁰ Jean Joubert, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1997, p. 8.

Plus tard, la découverte de Bonnefoy et de Jacottet va le conduire à un relatif équilibre entre les règles de versification et les formes libres :

« La lecture de *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* de Bonnefoy, de *L'Effraie*, puis, un peu plus tard, de *L'Ignorant* de Jacottet m'incita à renouer avec une métrique plus traditionnelle et parfois même avec la rime. C'est peu à peu que je me forgeai une métrique personnelle, qui échappait à la fois aux contraintes classiques et aux facilités du "vers libre", chaque poème inventant sa propre structure et son propre rythme »¹¹.

Paradoxalement, cet enseignant en littérature américaine préfère la littérature allemande :

« J'ai relu Hesse, sur ton conseil André, et je me sens toujours très proche de lui, mais quelque chose me déçoit pourtant – et plus que jadis – sur le plan esthétique. Jünger, me semble-t-il est beaucoup plus fort. Mais bien sûr il y a chez Hesse une permanence de l'amour, de la tendresse que l'on chercherait en vain dans les beaux récits tendus et hautains de Jünger. Oui, l'Allemagne m'attire toujours, et par quelle série de hasards ai-je été entraîné dans le domaine anglo-américain ? Notre vie est faite ainsi de dérapages qui cependant finissent, en se multipliant, par se compenser »¹².

En dépit de certaines amitiés, Jean Joubert a des relations lointaines avec le « milieu littéraire parisien » qui le considère comme « un lointain cousin de province avec de la paille dans les sabots ». En 1993, il écrit :

« Depuis deux ans et demi j'ai rompu toute relation avec Alain Bosquet. Je n'ai plus de nouvelles de François Nourissier et Cécile Muhlstein depuis un an. Robert Sabatier, qui vient de m'envoyer "Écriture" est gentil et lointain etc... [...] Lire, écrire, découvrir, garder le don d'émerveillement, voilà qui m'intéresse beaucoup plus »¹³.

1. 2. Les cinq principaux recueils poétiques :

Le livre intitulé *Les Poèmes 1955-1975*¹⁴ est tiré, en 1977, à 2 000 exemplaires ; il reprend la plupart des recueils et plaquettes publiés précédemment chez divers éditeurs, à l'exception de : *Les Lignes de la main*, *Poèmes d'absence* et *Le Chasseur de Sylans* pour lesquels l'auteur a procédé à une sélection. Jean Joubert se réjouit de cette opportunité :

« La publication de mes poèmes chez Grasset est, pour moi, une grande chose. Presque tous ces textes étaient épuisés, et enfin ils revoient le jour, dans un seul volume. À notre époque, et dans ma situation de provincial, cela tiendrait presque du "miracle", si je ne tenais compte du long combat que j'ai dû mener, des circonstances, et de l'amitié d'Yves Berger »¹⁵.

Ce recueil est honoré du Prix de l'Académie Mallarmé, qui lui est remis par Léopold Sédar Senghor, Président de la République du Sénégal. Ce grand poète qualifie ainsi l'œuvre de Jean Joubert : « Une imagination qui se joue sur tous les espaces et

¹¹ Jean Joubert, *Anthologie personnelle*, op. cit. p. 9.

¹² LJM, 16 avril 1981.

¹³ LJM, 7 novembre 1993.

¹⁴ Jean Joubert, *Les Poèmes 1955-1975*, Paris, Bernard Grasset, 1977.

¹⁵ LJM, 29 novembre 1977.

une force mesurée dans la profondeur du sentir, tels me paraissent être les traits originaux de votre poésie »¹⁶.

Dans l'*Anthologie personnelle*, publiée en 1997, chez Actes Sud, Jean Joubert expose son art poétique, à ses risques et périls :

« Dois-je t'avouer que les débats théoriques sur l'essence de la poésie ne m'attirent pas et que je préfère l'existence de cet art et ses manifestations. Je l'ai dit dans la préface à mon "anthologie personnelle" et cela m'a valu quelques solides inimitiés, qui se manifestent çà et là, dans un certain "milieu" parisien, qui de toute évidence n'est pas le mien. Libertaire depuis toujours, provincial par choix, épris d'indépendance, je ne saurais m'en étonner »¹⁷.

Cette édition sélective lui permet de comprendre l'évolution de son œuvre au cours de ses trente dernières années et de la retracer en 2000 dans un entretien avec Michel Cossem :

« L'*Anthologie personnelle* [...] a exigé une relecture de l'ensemble de mes poèmes - un millier -, et un choix qui fut parfois évident, parfois difficile. J'ai constaté, bien sûr, une évolution, depuis une période initiale, encore marquée par le surréalisme de mon adolescence, jusqu'aux poèmes récents. Il y eut des phases et des influences diverses : dans les années cinquante, après la tentation de l'automatisme, le retour à une métrique plus classique et à une forme plus contrôlée ; le recours à une structure narrative dans les "récits-poèmes" ; une attention accrue aux relations avec la peinture ; une poussée baroque et onirique, et, depuis quelques années, une recherche de la concision et d'une certaine simplicité que je veux croire essentielle. Évolution donc, transformation, élaboration progressive d'un langage poétique personnel qui échappe à la fois aux contraintes classiques et aux facilités du vers libre, chaque poème exigeant sa propre structure et son propre rythme »¹⁸.

Malgré le côté tragique de la vie, Jean Joubert garde espoir, dans *État d'urgence Poèmes 1996-2008* :

« C'est dans la nuit de la plus sombre chevelure,
C'est par la bouche d'ombre
que souffle ainsi le désir de lumière. »¹⁹

En 2014, *L'Alphabet des ombres* reçoit le Prix Roger Kowalski de la Ville de Lyon. Un poème est intitulé *Noces de sable* :

« J'ai fondé sur le sable une ville de fer,
crispée, arquée dans son refus du vent
et de la langue rêche des tempêtes.
J'ai défié la dévoreuse. [...]»
« Qui défie le sable
récolte l'ouragan.
Qui courtise le sable devient enfant de lumière. »²⁰

¹⁶ MCZ, *Allocution prononcée par M. Léopold Sédar Senghor, remise du Prix Mallarmé à M. Jean Joubert, le 25 mai 1978*, p. 4.

¹⁷ LJM, 1^{er} août 2000.

¹⁸ Michel Cossem, « Entretien avec Jean Joubert », *Autre Sud*, 11, décembre 2000, p. 31.

¹⁹ Jean Joubert, *La Chute, État d'urgence poèmes 1996-2008*, Soisy-sur-Seine, Editinter, 2008, p. 23.

²⁰ Jean Joubert, *Noces de sable, Chemins de terre* in *L'Alphabet des ombres*, Paris, Bruno Doucey, 2014, Collection soleil noir, p. 9-10.

Bull. Acad. Sc. Lett. Montp., vol. 51 (2020)

Une édition posthume des poèmes des années 2014-2015 paraît en 2016 sous le titre *Longtemps j'ai courtsié la nuit*. Dans la préface, son ami Frédéric Jacques Temple définit l'essence de sa poésie :

« Veilleur, alerté par les bruits inquiétants du jour et de la nuit, sollicité par les contradictions de l'homme et de la nature, et sachant qu'elles sont le propre de l'être, il entendait monter des abysses la rumeur de forces primordiales qui sont un des ferments de la poésie. La sienne est riche de clairs obscurs, de lumières voilées, d'aubes liquides et de soleils fanés. On a pu présenter Jean Joubert comme un poète élégiaque. Mais sa grande sensibilité allait de pair avec une gravité qui était aussi dans sa nature »²¹.

1. 3. Sa conception de la poésie

Jean Joubert essaie de marier poésie et prose :

« L'entreprise cependant s'avérait difficile, surtout dans le cas du roman, puisque la dimension du texte et la durée du travail d'écriture excluaient la tension et l'unité émotionnelles qui caractérisent la création du poème. Si cette création est à mes yeux l'une des expériences les plus gratifiantes que l'on puisse connaître, la prose, en revanche, quels que soient ses ressources et ses charmes, m'est toujours apparue comme menacée par une certaine pesanteur. Alors que le poème, pour peu qu'il soit porté par le souffle, trouve d'emblée son altitude, elle s'arrache malaisément à la terre, je veux dire au réalisme. [...] Si je continue de m'exprimer dans ces divers domaines, c'est la poésie qui, bien sûr, me sert de fil-conducteur »²².

Dans plusieurs autres textes, Jean Joubert va évoquer cette « pesanteur » du roman.

Dans ses poèmes, Jean Joubert réintègre le récit. Il l'explique dès 1984 à André Marissel :

« De plus, je te l'ai déjà dit, je suis très sensible à la présence d'un élément narratif qui a fait si cruellement défaut à une grande partie des poètes français contemporains ; et, connaissant bien les anglo-saxons qui n'ont pas été aussi sots, je guette toujours avec intérêt sa réapparition »²³.

En 1987, en parlant d'Yves Bonnefoy, il affirme :

[il] « fut l'un de mes maîtres parce qu'il avait su réconcilier le mystère surréaliste avec un certain classicisme de la forme »²⁴. En 2010, il confirme ce choix à Jean-Marie Le Sidaner : « Depuis quelques années, je ressens en effet le besoin de réintroduire un élément narratif dans le poème. [...] J'ai aussi tenté d'explorer la zone frontière entre prose et poésie : celle où Gracq, Jünger, Pavese rejoignent Baudelaire, Rimbaud ou Bonnefoy. Frontière perméable. Lieu d'osmose ou de fécondation »²⁵.

Dans *Les Sabots rouges*, Jean Joubert se lamente, parce que sa maman et sa tante ne peuvent plus comprendre la poésie contemporaine :

²¹ Frédéric Jacques Temple, Préface, Jean Joubert, *Longtemps j'ai courtsié la nuit*, précédé de *Les lignes de la main* publié en 1955 chez Seghers, Paris, Éditions Bruno Doucet, 2016, p. 9.

²² Jean Joubert, *Anthologie personnelle*, op. cit., p. 9-10.

²³ LJM, 8 septembre 1984.

²⁴ BNF, Département des manuscrits, NAF 28365, Lettre de Jean Joubert à François Nourissier (LJN), 16 août 1987. Le fonds Nourissier comprend 42 lettres et 5 cartes postales de Jean Joubert, s'étalant entre 1970 et 1992.

²⁵ « Jean Joubert : entretien avec Jean-Marie Le Sidaner », *Souffles*, 229, février 2010, p. 101.

« Et si personne dans la famille n'entre plus dans la poésie, pas même Jacqueline ni ma mère, qui pourtant jadis a recopié amoureuxment tant de poèmes dans le cahier vert, c'est qu'il s'est passé quelque chose de grave : une cassure, une dérive, et je suis persuadé que la plupart des poètes, aujourd'hui, s'égarent, et qu'ils ne savent plus parler vraiment et simplement aux hommes »²⁶.

Dans *Une soirée dans la vie de Martin Dréser*, l'écrivain narrateur parvient enfin à écrire des poèmes accessibles à sa maman :

« Et il lut quelques poèmes, parmi les plus simples. Ces derniers temps il avait senti un besoin de simplicité, songeant à l'hermétisme inutile de tant de poètes contemporains, à leur jargon prétentieux, et aussi à ce que sa propre mère lui avait souvent confié que, si elle entrait dans sa prose, sa poésie lui était fermée. [...]. La poésie était-elle devenue si différente qu'il fallait être docteur, et encore ! pour y pénétrer ? Il y réfléchissait depuis quelques années, de plus en plus tourmenté par cette effrayante dérive. Il avait écrit ce recueil, que l'on venait juste de publier, et, cette fois, sa mère lui avait dit : "Je t'ai compris"²⁷ ».

Désormais sa poésie, qu'il qualifie de « romantique »²⁸, a pu être lue avec plaisir par sa mère ou sa tante.

De la poésie, il est passé tout naturellement à la nouvelle, qui lui a servi de voie d'accès au roman.

1. 4. Les mêmes thèmes pour les poèmes, les nouvelles et les romans

Très justement, Jean-Paul Giraux souligne le caractère bipolaire de ses textes :

« Ainsi, l'œuvre de Jean Joubert se réalise sur un rythme binaire, à travers une série d'oppositions latentes ou manifestes qui circulent sans souci des frontières, aussi bien dans les romans que dans les poèmes [...] »²⁹.

Dans sa poésie comme dans ses romans, Jean Joubert aborde ses thèmes favoris : le souvenir, la maison, l'enfance (*Les Sabots rouges*), la nature (la forêt, le jardin), la femme, l'amour impossible, la neige, le cerf comme symbole de résistance et de noblesse, la lumière, l'antagonisme entre monde rural et urbain (*Les Sabots rouges*, *L'Homme de sable*, *Le Pays hors du monde*), la forêt (*La Forêt blanche*), l'angoissante confrontation avec le temps et la mort dans un monde sans dieu (*Un peu avant le nuit*), la tentation du retour au désert (*Un Bon sauvage*, *Le Lézard grec*, *À la recherche du rat-trompette*). Le mauve, sa couleur fétiche, lui sert à caractériser à la fois des cheveux, des vêtements, le crépuscule, une colline ou la mer.

Dans le roman intitulé *Le Lézard grec* publié en 1984, un écrivain Martin part en Grèce pour écrire un livre, dans un lieu très isolé : « La solitude, ce sera bientôt le vrai luxe et le plus rare »³⁰. C'est la Grèce vivante des paysages, des pêcheurs et des poètes qui s'oppose à la Grèce morte des ruines et des touristes. Largement autobiographique, ce livre se place sous le signe du lézard, animal mythique et réel. En 1975, dans le recueil de poésies intitulé *Forêt natale*, Jean Joubert avait rendu un hommage au lézard, qui fait partie de son bestiaire au même titre que le cerf, le cygne, l'épervier, le rouge-gorge et le cheval. Citons les derniers vers du poème :

²⁶ Jean Joubert, *Les Sabots rouges*, op. cit. , p. 156.

²⁷ Jean Joubert, *Une soirée dans la vie de Martin Dréser*, op. cit. , p. 114-115.

²⁸ LJN, 6 novembre 1983.

²⁹ Jean-Paul Giraux, « Jean Joubert ou les deux versants du poète » , *Le Jardin d'essai*, n° 29/30, printemps/été 2003, p. 17.

³⁰ Jean Joubert, *Le Lézard grec*, op. cit. , p. 33.

Bull. Acad. Sc. Lett. Montp., vol. 51 (2020)

« Visage aigu d'un dieu à la proue des futaies,
 ah reconnu ! diseur de lourdes fables,
 c'est encore toi, lézard transfiguré !
 Un étranger le tue d'un coup de lame,
 ignare, et vide la forêt. »³¹

En 1956-57 et en 1967-68, Jean Joubert effectue de longs séjours professionnels aux États-Unis. À son retour, il relate qu'il a ressenti « une sorte d'angoisse : l'entassement, le grouillement, un climat de violence et d'inquiétude »³². Contrairement à Frédéric Jacques Temple, Jean Joubert n'a pas écrit de poèmes américains ni de romans américains. Mais sa poésie est influencée par la démesure urbaine. Dans le poème *La Chambre de verre*, il décrit l'inhumanité de la ville américaine :

« Acier, profil brusque des nouveaux dieux,
 leur violence de lame.
 Verre, amnésie,
 froideurs géantes aux remparts. [...]
 Et toi, graffiti de veines et de nerfs sur la nuit du carbone,
 te voici, dans la ruée des meutes minérales,
 semblable à l'homme-oiseau tracé d'un doigt patient sur
 la glaise des grottes
 auprès du cerf blessé et du cheval mort. »³³

2. Romans

Avant la publication de *L'Homme de sable*, en 1975, Jean Joubert parle de « laborieuses pérégrinations d'éditeur en éditeur »³⁴.

2.1. *L'Homme de sable*

Le recueil de poèmes *Campagnes secrètes* consacré à Jean Joubert et publié en 1963 s'ouvre par un vers du Premier livre des *Amours* de Pierre de Ronsard : « Tu bâtiras sur l'incertain du sable »³⁵. Ce vers nous fait penser inéluctablement au titre de son roman *L'Homme de sable*. Dès 13 ans, il est sensible à la musique de la poésie de Ronsard et à ses thèmes : la fuite du temps, l'amour, la mort, la forêt. En 1990, à la recherche de l'esprit de Ronsard, il écrit un livre relatif aux maisons de Ronsard dans le Vendômois et en Touraine.³⁶

Le titre « La ville de sable » étant déjà pris, Jean Joubert choisit d'appeler son roman *L'Homme de sable*.³⁷ Sorti chez Grasset le 9 septembre 1975, il obtient le Prix

³¹ Jean Joubert, *Le Lézard, Anthologie personnelle*, op. cit. , p. 92.

³² Jean Joubert « La ville m'inquiète et me fascine » propos recueillis par Jacques Molénat, *Les Cahiers de l'Office régional de la Culture Languedoc-Roussillon*, 1984, 3, p. 121.

³³ Jean Joubert, *La Chambre de verre (New York, 1966-1968), Anthologie personnelle*, op. cit. , p. 52-53.

³⁴ Jean Joubert, « Écrire en province décembre 1975 », *Entailles*, 10, hiver 77/78, non paginé.

³⁵ Pierre de Ronsard, Le Premier livre des *Amours*, XIX, *Œuvres complètes*, Gallimard, Tome 1, La Pléiade, 1993, p. 34.

³⁶ Jean Joubert, *La Possonnière Saint-Cosme maisons de Ronsard*, Saint-Cyr-sur Loire, Christian Pirot, 1990, Collection Maison d'écrivain, 118 p.

³⁷ LJN, 2 juillet 1975.

Théophraste Renaudot. Publié à 200 000 exemplaires, il est traduit en dix langues. Dans *Les Nouvelles littéraires*, le critique littéraire Claude Bonnefoy explique que

« *L'Homme de sable* est une fable sur les contradictions de notre monde, sur le double rêve d'une cité radieuse et d'un retour à la nature. Callages pour Durbain devait être une ville idéale. Callages pour les habitants du marais apparaissait comme un pari impossible : on ne bâtit pas sur les sables. Mais les gens du Sud sentaient aussi que, si le pari était tenu, Callages serait une menace pour eux ; toute la nature autour de la ville nouvelle serait à son tour vaincue, soumise aux dalles du béton, infestée par des rejets d'usine ».

Joubert transpose le problème posé « littérairement en une sorte de duel entre le réalisme et la poésie »³⁸. Jean Joubert pense que Durbain et Balladur sont trahis par les promoteurs :

« À l'invitation de "Sud", au moment de la publication de "L'Homme de sable" j'avais eu un débat avec Balladur, l'architecte de la Grande-Motte. Je lui avais reproché de ne pas avoir limité l'urbanisation de la station. Il avait reconnu ne pas avoir pu contrôler la rigueur architecturale de la Grande-Motte en dehors du centre »³⁹.

Au cours de ce dialogue, Jean Joubert est partagé entre son admiration pour l'architecture des pyramides et le rejet de la destruction de la nature.⁴⁰

Plus les années passent, moins Joubert est critique envers la Grande-Motte : dans les années 1980-1990, il minimise son hostilité initiale. En 1986, dans *Rivages du Sud*, il rend hommage à La Grande-Motte :

« Je ne suis pas insensible à la beauté moderne des pyramides de l'architecte Jean Balladur, à l'harmonie des lignes, aux jeux de l'ombre et de la lumière sur les façades, aux oasis çà et là surgies, mais, de ces mégapoles touristiques, je ne me ferai pas le guide »⁴¹.

En 1994, dans sa préface à un livre intitulé *La Grande-Motte*, il exprime de la considération pour cette architecture et avoue l'ambivalence de ses idées :

« Il me faut dire ici la fascination qu'a exercée sur moi, à l'origine, cette ville insolite, qui peu à peu surgissait du désert. Elle allait me servir de modèle pour un roman, *L'Homme de sable*, dans lequel, plus qu'un décor, elle apparaît comme un véritable personnage. La vision que j'eus, un soir d'automne, du chantier, assailli par un fort vent de sable qui semblait devoir l'ensevelir, servit de déclencheur. [...] Je mentirais en effet si je disais que je fus dès le début un partisan de La Grande Motte. J'étais alors trop attaché aux mythes du vieux Sud et aux charmes d'une nature sauvage pour ne pas m'inquiéter de l'intrusion d'un futurisme que je jugeais d'autant plus agressif que c'était Paris qui l'imposait. Pourtant, au fur et à mesure que j'avançais dans la composition de *L'Homme de sable*, j'éprouvais le sentiment étrange de me rapprocher du personnage de l'architecte, qui d'abord m'était apparu comme un instrument de désordre, et je n'étais pas loin de m'identifier à lui. Il s'imposait peu à peu, contre vents et marées, comme l'image du créateur. Bref, porté par mon récit, je changeais de

³⁸ Claude Bonnefoy, « Un rêve de sable », *Les Nouvelles littéraires*, 3 novembre 1975.

³⁹ Jean Joubert « La ville m'inquiète et me fascine », op. cit., p. 122.

⁴⁰ « La Grande-Motte : le poète et l'architecte », *Sud*, n°7, 1-7 mars 1976.

⁴¹ Jean Joubert, photographies de Daniel Faure, *Rivages du Sud*, Presses du Languedoc Max Chaleil éditeur, 1986, p. 15.

camp ou du moins je me voyais contraint de reconnaître toute l'ambiguïté de ma position »⁴².

Dans le roman pour adolescent intitulé *Le Pays hors du monde* publié en 1991, la machine à dégager la terre et les roches est détruite par un tremblement de terre et par le dieu du lac. La route ne passera donc pas au milieu de La Fratrie, pays isolé de prés, de champs et de bois, mais contournera cet îlot sauvage. Du fait de la construction d'une cité moderne à la périphérie de cette région, les mœurs des habitants de La Fratrie vont changer progressivement. À l'opposé de *L'Homme de sable*, *Le Pays hors du monde* concilie la protection de la nature avec le progrès des conditions de vie.⁴³

En 1976, *L'Homme de sable* est adapté par Paule de Beaumont et filmé par Jean-Paul Carrère pour TF1. Dans le livre, Moïra a aimé et trahi, en même temps, l'administrateur Marc Ferrière et se marie avant son retour de la guerre. À la fin du film, Marc revient au Café mauve pour trouver un logement dans le pays, demande des nouvelles de Moïra et la découvre sur la plage. Ce film à destination du grand public privilégie l'exaltation de la beauté des marais à l'innovation architecturale de Callages.

Dans sa correspondance avec André Marissel, Jean Joubert parle plusieurs fois de *L'Homme de sable* :

« Je veux croire qu'à travers mon livre c'est la poésie qui a été distinguée, et j'ai profité de la situation pour attirer l'attention du public sur notre existence et notre isolement. Je ne me fais pas trop d'illusion, mais il me semble que, depuis quelques mois un mouvement s'amorce, et j'aimerais, dans ces circonstances, contribuer à un début de réconciliation entre la poésie et le public. Cela dit, mon livre part bien. Pour la première fois l'un de mes romans va passer la rampe, et mes relations avec mon éditeur seront désormais plus faciles. Je suis pris vous l'imaginez dans un tourbillon, mais je fais la part du feu, et je garde la tête assez froide pour pouvoir me dégager au moment voulu : au début de l'année prochaine pour terminer un recueil, et entreprendre un autre roman »⁴⁴.

Dans une autre lettre datée du 31 décembre 1975, il définit la philosophie de Durbain : « Oui, il y a, chez l'architecte, une quête de l'absolu avec peut-être aussi la tentation de l'orgueil, et le châtement »⁴⁵. En 2001, à l'occasion de la réédition du roman chez Actes Sud, dans la collection Babel, il qualifie *L'Homme de sable* de « Roman "lyrique" : si l'on veut, mais vraiment pas "idéologique" »⁴⁶.

2. 2. *Mademoiselle Blanche*

Mademoiselle Blanche paraît chez Grasset en 1990. Le poète Frédéric Jacques Temple a bien senti l'essence montpelliéraine du livre « [...] qui peut être considéré comme un portrait de Montpellier tel qu'il était encore lorsque Jean Joubert y est arrivé en 1953, comme le personnage central du livre. [...] À cette époque, la ville était encore à la campagne, avec ses faubourgs pavés et ses chemins creux. Dans *Mademoiselle Blanche*, le style de Jean Joubert atteint un niveau majeur d'émotion, de retenue, donc d'efficacité. Le poète n'est pas absent de ce livre « montpelliérain » dont la relecture

⁴² Jean Joubert, Préface, Jean Ballardur, *La Grande Motte : l'architecture en fête ou la naissance d'une ville*, Montpellier, Éditions Espace Sud, 1994, Collection l'Univers des hommes, p. 9-11.

⁴³ Jean Joubert, *Le Pays hors du monde*, Paris, Médium, 1991.

⁴⁴ LJM, 27 novembre 1975.

⁴⁵ LJM, 31 décembre 1975.

⁴⁶ LJM, 27 février 2001.

est toujours, pour moi, une source d'émotion profonde, et où se découvrent les élans de tendresse souvent bridés, dans sa vie, par les ronciers de l'angoisse et les rocailles du désir »⁴⁷.

Afin de fuir sa famille bourgeoise, Julien Cisse arrive à Montpellier en 1954, pour préparer l'agrégation de lettres. À la pension des Acacias, il fait la connaissance de Mademoiselle Blanche, fille d'un riche notaire et enseignante à l'Institut catholique Sainte-Anne. Il sympathise avec cette femme réservée, distinguée et traditionaliste, qui lui fait visiter Montpellier. Leur timidité réciproque et leurs affinités littéraires les rapprochent de plus en plus. Mais Julien découvre son corps au cours d'une courte liaison avec l'étudiante Barbara, si sensuelle...

Souhaitant partir à l'étranger et conserver sa liberté, il ignore l'amour de Blanche, tout en lui exprimant une certaine tendresse. Au cours d'une discussion, Mademoiselle Blanche lui avait affirmé que dans la vie, il était sans doute possible, de concilier la mobilité et « la recherche en profondeur »⁴⁸. Reçu à l'agrégation, il part enseigner à Strasbourg, puis devient Conseiller culturel d'Ambassade. Pendant presque vingt ans, ils s'écrivent régulièrement. Julien ne veut ni rompre ce lien solide ni le renouer véritablement par une rencontre. Mademoiselle Blanche, qui a continué à l'aimer, lui révèle son amour dans une lettre envoyée après sa mort. Venant se recueillir sur sa tombe, ce célibataire endurci, aux réels succès mondains, se rend compte qu'il a laissé filer le bonheur... Les allées du cimetière sont « désertes comme ma vie. »⁴⁹ se dit-il pour conclure leur histoire.

Jean Joubert regrette que ses contemporains n'aient pas compris le sens du livre :
 « Je suis un peu surpris des réactions de mes premiers lecteurs, qui m'ont fait signe, de certains d'entre eux du moins, qui ne semblent pas percevoir, au-delà de l'anecdote, de l'atmosphère, et du psychologique, le courant souterrain qui est plutôt du ressort du "métaphysique" : ce n'était pas une préméditation de ma part, mais cet aspect m'est apparu au fur et à mesure que j'avancais, d'une manière comme toujours aventureuse, dans ce récit. Est-ce une illusion de ma part ? Ce thème n'est-il pas vraiment perceptible ? Ou bien la plupart de nos contemporains ont-ils la tête ailleurs ? »⁵⁰.

2. 3. Une embellie

Une embellie, qui paraît chez Actes Sud en 1996, reçoit la même année le Prix Méditerranée des lycéens. Au cours d'un entretien avec Michel Cosem, Jean Joubert présente succinctement ce roman :

« Avec l'âge est venue l'acceptation d'un Sud moderne, avec cependant le souci de préserver l'esprit du lieu et les paysages. Mon dernier roman en date : *Une Embellie* est une célébration d'un secteur encore désert de la côte languedocienne auquel je suis particulièrement attaché, et qui, beaucoup plus qu'un décor, devient une sorte de personnage »⁵¹.

Dans une ville, dont le nom n'est pas précisé, des tuniques noires soutiennent un pouvoir dictatorial. Un étudiant démocrate Thomas doit fuir son université pour leur

⁴⁷ Frédéric Jacques Temple, « Jean Joubert à Montpellier », *Divagabondages*, Arles, Actes Sud, 2018, p. 362-363.

⁴⁸ Jean Joubert, *Mademoiselle Blanche*, Pézenas, Domens, 2008, p. 76.

⁴⁹ Jean Joubert, *Mademoiselle Blanche*, op. cit., p. 232.

⁵⁰ LJM, 24 février 1990.

⁵¹ Michel Cosem, « Entretien avec Jean Joubert », op. cit., 38.

Bull. Acad. Sc. Lett. Montp., vol. 51 (2020)

échapper. Au cours de son voyage aux confins du pays, il rencontre Diane, une jeune fille, chauve pour marquer sa résistance à l'oppression. Ce nouveau couple se réfugie sur une plage déserte, isolé dans une cabane construite avec des branchages et des matériaux rejetés sur la plage. Dans cet espace de liberté, de solitude et de corps partagés, une « embellie » s'opère par leur amour et leur dialogue constant avec le soleil et la mer. Cet éden très fragile va s'écrouler, lorsque deux hélicoptères de la police repèrent leur présence. Ils sont arrêtés et immédiatement séparés. À la chute de la dictature, quelques années plus tard, ils sont libérés et Thomas cherche désespérément Diane. Énigmatique sur sa vie et discrète sur son passé, elle garde tout son secret.

Le concept d'embellie avait déjà été abordé dans son récit *Le Léopard grec*. Le thème de l'embellie se retrouve constamment dans sa poésie à la fois tragique et pleine d'espérance. Dans un poème intitulé *L'Été indien*, les vieux démons sont chassés par une embellie :

« Posez sur moi votre main,
vos ongles rouges,
approchez votre bouche,
renversez
votre visage où passe
entre les cils le bleu de l'embellie,
persévérez dans votre grâce »⁵².

Dans le poème ayant pour incipit *Et la douleur encore*, un répit dans le malheur est annoncé dans les derniers vers :

« Promesse d'une trêve,
d'une embellie contre ses seins de laine,
ses mains tiennent en laisse
les bêtes cabrées qui grondent. »⁵³

Dans *État d'urgence Poèmes 1996-2008*, Jean Joubert publie même un texte intitulé *Embellie* :

« Il est venu avec le soir
un sourire de soleil après la pluie
comme un sourire de femme
qui a beaucoup marché, beaucoup souffert,
dont les pieds saignent,
mais elle sourit à l'homme qui marche vers elle
et toute la ville grise en est illuminée.
O chevelure de lumière et de musique,
promesse d'une aurore et d'un reste d'amour
avant la nuit qui versera sur nos visages
une autre chevelure,
une noire et violente averse de suie,
et le corbeau viendra crier dans l'invisible des nuages,
la bouche noire et violente de la nuit viendra crier
- bientôt, trop tôt -
et ce sera comme une neige noire sur la ville.
Pourtant il est venu un sourire de soleil avant la nuit,
une caresse de lumière,
l'esquisse d'un baiser,

⁵² Jean Joubert, *L'Été indien, La Main de feu* (1993), *Anthologie personnelle*, op. cit. p. 194.

⁵³ Jean Joubert, *Et la douleur encore* in *Le Voyage d'hiver* (1992-1997), *Anthologie personnelle*, op. cit. , p. 250.

la grâce d'un soupir,
 avant la nuit, avant la nuit,
 et de ce don fragile nous vivons
 entre deux nuits,
 nos mains unies dans la mémoire,
 nos mains serrées, sauvées
 de la bouche noire et froide de la nuit. »⁵⁴

Entre l'enfer et le paradis, « l'embellie » apporte la « lumière » et favorise un certain renouveau. Dans *Résurrection de la rose* publiée en 2016 dans un recueil posthume, ce thème est encore présent :

« À guerroyer contre les ombres
 on gagne griffes et crocs,
 cicatrices au creux du cœur.
 Méduse noire
 amante périlleuse
 tes yeux me hantent sous la pluie.
 De toi j'implore une trêve
 la grâce d'une embellie.
 J'attends
 debout sur le rivage
 la résurrection de la rose. »⁵⁵

Dans une totale continuité avec sa poésie, le récit *Une embellie* est plus un conte philosophique et poétique qu'un roman.

2. 4. *Un peu avant la nuit*

Un peu avant la nuit, que Jean Joubert considérait comme son œuvre testamentaire, paraît chez Actes Sud en 2001. Le professeur Broch, 70 ans, se rend à la bibliothèque pour lire les manuscrits poétiques de son ancien élève Bruder, qui sont consultables seulement vingt ans après sa mort. Dans une cellule au sixième étage de l'édifice, il parcourt pendant plusieurs mois ses écrits venimeux et dangereux. À l'opposé de Bruder, il pense comme une des bibliothécaires « que la poésie, même quand elle exprime le désespoir, devrait nous exalter et finalement être une source d'espérance »⁵⁶. Dès leur lecture terminée, Broch devrait quitter son carrel. Il ne se presse donc pas de finir, parce qu'il veut découvrir la partie cachée de la bibliothèque - L'Enfer - dans lequel sont enfermés les textes du poète maudit. Il dérobe la clef, la fait copier par un serrurier, se fait enfermer dans le bâtiment. Une nuit, il ouvre la porte : il découvre un endroit plus grand que la bibliothèque accessible au public. Il s'enfonce dans ce lieu fantastique, dépositaire de multiples connaissances : « Il se trouvait dans un lieu absolument noir »⁵⁷. En 1997, dans un recueil de poésies intitulé *Les Vingt-cinq heures du jour*, Jean Joubert avait déjà consacré à *La Bibliothèque* un poème de deux pages :

« Il faudrait une autre vie, plusieurs vies,
 pour atteindre enfin le livre ; peut-être, qui sait ?

⁵⁴ Jean Joubert, *Embellie, État d'urgence Poèmes : 1996-2008*, op. cit. , p. 78.

⁵⁵ Jean Joubert, *Résurrection de la rose, Longtemps j'ai courtoisé la nuit, poèmes des années 2014-2015*, op. cit. , p. 108.

⁵⁶ Jean Joubert, *Un peu avant la nuit*, Arles, Actes Sud, 2001, p. 103.

⁵⁷ Jean Joubert, *Un peu avant la nuit*, op. cit. , p. 234, dernière phrase du roman.

une simple page où tout serait dit dans l'absolue clarté. C'est vers cela que nous allons [...] »⁵⁸

Dans une lettre à André Marissel, Jean Joubert définit le roman véridique, qui doit être forcément poétique :

« Après la vague d'"intellectualisme" qui a ravagé pendant vingt ans (?) la littérature française - roman et poésie - c'est, je le crois, dans la source cachée, mais toujours présente de la poésie authentique que le roman peut se revivifier. Sensibilité, émotion, langage, musique, symboles, spontanéité de l'imagination : voilà ce que l'on peut opposer au "psychologique" et aux idéologies. Le roman serait alors lieu de transcendance »⁵⁹.

Jean Joubert traite de manière philosophique - un chant - les problèmes de société : « étant plus poète que romancier, je me suis plutôt attaché à la célébration, qui est le propre de la poésie - avec mille nuances -. C'est dire qu'en votre compagnie [celle des romans de François Nourissier] je découvre des personnages que je n'aurais certes pas envie de fréquenter, mais qui existent, en grand nombre, et que l'on ne peut ignorer »⁶⁰ .

3. Livres pour la jeunesse

3. 1. Tous les genres, tous les âges

Jean Joubert publie ses premiers textes pour la jeunesse en 1977 et va composer 24 titres. Dans ses ouvrages pour les jeunes comme dans ses écrits pour les adultes, les mêmes thèmes apparaissent : le merveilleux (*La Jeune femme à la rose*), le bestiaire (le cerf), la forêt, la neige. Par rapport au milieu urbain, le monde rural est très présent. Ces livres intéressent les bébés, des enfants de 8 ans ou des jeunes de 12 ans et plus. Les albums pour la jeunesse dominant en nombre, mais il publie également des contes et récits, des documentaires, des poèmes, des haïkus, des romans. La frontière entre poème, conte, récit n'existe guère : d'ailleurs, il parle souvent de « conte-poème » et de « récit-poème » . Plus d'une dizaine d'illustrateurs ont dialogué avec lui, notamment Elsa Huet, Bernard Jeunet, Elbio Mazet, Raphaël Segura et Christine Wattecamp.

Dans *La Maison du poète*, il expose aux enfants que : « [...] la poésie naît d'une perception ardente et fervente du réel et des émotions qu'il provoque en nous. « Poésie est émotion » , oui, et bien sûr poésie est aussi langage »⁶¹ . Dans *Mini-contes pour enfants pointus*, il affirme sans hésiter que le conte est poésie : « [...] la création littéraire, dans le domaine du conte, est très proche de celle de la poésie. C'est donc en poète, me semble-t-il, que je me suis aventuré dans ce type de littérature »⁶² .

Jean Joubert participe à de nombreuses rencontres avec les jeunes lecteurs, et plus particulièrement à la médiathèque métropolitaine Françoise Giroud à Castries : les enfants « s'imprègnent de la musique des mots et des émotions sans trop se poser la question du sens »⁶³ . Il constate que « les enfants ont soif de poésie »⁶⁴ .

⁵⁸ Jean Joubert, *La Bibliothèque, Anthologie personnelle*, op. cit. , p. 171.

⁵⁹ LJM, 11 avril 1984.

⁶⁰ LJM, 15 septembre 1992.

⁶¹ Jean Joubert, *La Maison du poète*, ill. de Christine Wattecamp, Toulon, Pluie d'étoiles éditions, 1999, p. 38.

⁶² Jean Joubert, *Mini-contes pour enfants pointus*, ill. Christian Pieroni, Toulon, Pluie d'étoiles éditions, 2007, p. 41.

⁶³ « Jean Joubert la poésie ouverte d'un homme de cœur » , *Harmonie*, n° 265, septembre 2009, p. 39.

⁶⁴ LJM, 18 février 2005.

3. 2. Les Enfants de Noé

En 1987, le roman *Les Enfants de Noé* est publié par l'École des loisirs. En 1988, il obtient le Prix de la Fondation de France pour le meilleur roman pour la jeunesse. « C'est mon best-seller vendu à 350 000 exemplaires »⁶⁵ déclare Jean Joubert au journal *Harmonie*. Il a été traduit en plusieurs langues.

Cette fable sans prétention scientifique exprime une certaine philosophie de la vie : amour, mort, spiritualité, écologie. Une gigantesque tempête ensevelit l'hémisphère nord, paralysant toute activité. D'une maison engloutie dans la neige, le père, la mère, deux enfants (la famille de Jean Joubert), plusieurs animaux domestiques (chat, vache, chèvre, poules) ne peuvent plus sortir. Aussi affrontent-ils la solitude, la raréfaction de la nourriture et une attaque de loups. Sans électricité, les objets abandonnés dans le grenier pendant plusieurs générations retrouvent leur utilité. La lecture va les sauver de l'ennui :

« Par la force des choses nous ne voyions personne. Les mots devenaient notre seule ouverture : ils étaient comme des fenêtres et des trouées dans la muraille de neige. Désormais nous écoutions avec une sorte de gravité ce que nous lisait notre père [...] »⁶⁶.

« Enfants de Noé », ils seront sauvés, car la neige s'arrêtera de tomber au bout de plusieurs mois. L'ingéniosité et l'amour du père leur ont évité le désespoir et la mort :

« L'homme n'est pas un animal solitaire [...] je sais maintenant que ce sont nos liens qui nous sauvent »⁶⁷.

Après cette catastrophe, ils vont vivre différemment :

« Quoi qu'il en soit, nous ne sommes plus les mêmes. Les illusions, l'orgueil, la démesure ont été rabaissés. Nous allons retrouver la patience, l'humilité, le sens de l'effort, et beaucoup de nos concitoyens affirment que le bien est sorti du mal, et qu'il faut en remercier Dieu »⁶⁸.

Selon Jean Joubert, la destination exclusive de ce roman à la jeunesse n'était pas inscrite dans son écriture et dans sa langue :

« Sa publication à l'École des loisirs l'a résolument orienté vers la jeunesse, et le Prix de la Fondation de France qu'il a obtenu a fait le reste. »⁶⁹

Pareillement, Marie Rouanet pense que *Les Enfants de Noé* n'est pas un livre pour la jeunesse.⁷⁰ Très naturellement, Jean Joubert

« avoue ne pas percevoir une frontière très nette entre mes romans pour adultes et ceux que je destine à la jeunesse. Dans ces derniers, je remarque une plus grande simplicité au niveau de la narration et du langage, un rythme plus rapide, une liberté de l'imaginaire, le refus de l'abstraction, des ornements inutiles, des descriptions complaisantes, un glissement du réalisme vers le fantastique »⁷¹.

Au début de l'écriture d'un roman, il ne sait pas véritablement s'il est réservé aux adultes ou à la jeunesse comme il le rapporte à François Nourissier :

⁶⁵ « Jean Joubert La Poésie ouverte d'un homme de cœur », op. cit. , p. 39.

⁶⁶ Jean Joubert, *Les Enfants de Noé*, École des Loisirs, 1987, p. 109.

⁶⁷ Jean Joubert, *Les Enfants de Noé*, op. cit. , p. 102.

⁶⁸ Jean Joubert, *Les Enfants de Noé*, op. cit. , p. 204.

⁶⁹ LJM, 10 octobre 1988.

⁷⁰ Marie Rouanet, « Sauvé(s) du vertige », *Autre Sud*, 11, décembre 2000, p. 48.

⁷¹ Jean Joubert, « Entretien avec Michel Cossem », op. cit. , p. 36.

« j'ai commencé un roman-roman dont je ne sais pas encore (20 pages) s'il bifurquera vers Grasset ou vers l'École des loisirs »⁷².

Selon Bruno Doucey, Jean Joubert lui a exprimé, au cours de leur dernière rencontre le 30 juillet 2015, son rêve de voir publier dans sa maison d'édition son nouveau livre pour la jeunesse.⁷³ Jusqu'à la fin de sa vie, il s'est employé à rencontrer des enfants et à publier des livres pour la jeunesse, dans le souci de promouvoir la poésie.

En guise de synthèse, deux remarques peuvent être avancées maintenant :

La correspondance croisée entre Jean Joubert et André Marissel montre qu'il rare d'être à la fois poète, romancier et auteur pour la jeunesse. Dans une lettre du 15 janvier 1989, André Marissel examine la situation littéraire de Jean Joubert :

« Il est probable que "ceci" correspond à une de mes analyses d'une situation spécifiquement française. Sont parisiens plus que les autres (peu importe où ils logent dans l'hexagone !), les poètes français qui publient des romans. D'une part, ils ont contact avec d'autres auteurs qui écrivent des romans (toi, par exemple, avec Yves Berger et François Nourissier...), avec d'autres poètes (faisant des romans ; toi, avec G. E. [Georges Emmanuel] Clancier, Alain Bosquet...), d'autre part, cette réalité favorise leur "présence" auprès des médias. [...]. Il résulte de ce fait [...] que tu n'appartiens pas - littérairement parlant - à l'espèce des solitaires / poètes »⁷⁴.

Sa conception de la poésie est intimement liée à sa vie. En 2005, il fonde la Maison de la poésie, qui est abritée par la Ville de Montpellier. En 2012, Montpellier est la première ville à obtenir le label « Ville en poésie », décerné par Le Printemps des poètes. Depuis 2016, elle porte son nom. Fidèle à la pensée de son père, Madame Anne Joubert vient de donner à la médiathèque centrale Émile Zola de Montpellier Méditerranée Métropole les archives littéraires de son père.

Pour conclure, il faut rappeler que Jean Joubert croit « au sentiment d'urgence qui nous incite à écrire telle ou telle chose »⁷⁵. Il « veut aussi intégrer le rêve dans le réel », selon Alain Bosquet qui propose de l'appeler « le poète par excellence de la légende du réel »⁷⁶. En 1975, le bandeau de libraires annonçait avec raison : « l'auteur de "L'Homme de sable" est aussi un grand poète ».

⁷² LJN, 8 mai [1984].

⁷³ Bruno Doucey, « Mémoire Jean Joubert », *Phoenix*, n° 20, hiver 2016, p. 101.

⁷⁴ LMJ, 15 janvier 1989.

⁷⁵ LJM, 24 février 1990.

⁷⁶ Alain Bosquet, « Jean Joubert et l'Élégie du mystère », *Verticales*, 12, 31/32, 1977, p. 10-11.